



Voyage intérieur  
sous la **Satosphère**  
Page E 2



**La délivrance**: la troisième  
vie de mère courage  
Page E 3

# CULTURE

CAHIER E > LE DEVOIR, LES SAMEDI 17 ET DIMANCHE 18 SEPTEMBRE 2016



Le grand blond baveux revient au petit écran après une absence de cinq ans.

ANNIK MH DE CARUFEL. LE DEVOIR

## Là où crèche Labrèche

Info, sexe et mensonges sur fond de divertissement

STÉPHANE  
BAILLARGEON

Tous aux abris, le voilà ressorti! Marc Labrèche, surdoué de l'humour franc et décapant, a passé l'été en compagnie d'Anne Dorval à la Première Chaîne, mais ça fait un bail, des années déjà, qu'il n'a pas animé une émission de télé. Son dernier grand show, *3600 secondes d'extase*, a été diffusé de 2008 à 2011. Il reprend du service sur les ondes publiques avec *Info, sexe et mensonges (ISM)*, diffusée le vendredi 23 septembre à 21 h sur ICI Artv et le lendemain à 22 h 30 sur ICI Radio-Canada Télé.

Chaque émission s'articule autour d'un éditorial sur un sujet d'actualité ou un problème social, «un long éditorial», avertissent les documents promotionnels, livré par l'animateur survolté devant public et avec projections multimédias. Le menu promet des invités-surprises et même des numéros de variétés. A l'annonce de la création de cette émission au printemps, le pilote faisait grand usage d'un vrai cheval. Le canasson reviendra, promet l'humoriste monté.

ICI RC n'a pas organisé de visionnement de presse de la pre-

mière émission. Dommage! Il y sera question des travailleurs agricoles saisonniers et de la télé publique. Pour son retour, l'ancien grand blond avec un nouveau show sournois va donc mordiller gentiment le média qui le nourrit? Et pourquoi pas? Depuis des années, avec

«**Mon plus grand souhait, c'est que le ton et les sujets nous permettent de trouver notre place dans le discours télévisuel ambiant**»

ses pastiches, ses imitations et ses sketches, Marc Labrèche s'assume comme le plus acerbe critique du showbiz, du star-système et du complexe médiatico-industriel québécois. Il l'aime bien et il le châtie bien.

«*Ça fait plusieurs années que je suis retiré de la télé et j'ai eu le temps de me demander comment je voulais y revenir*, dit le délicieux baveux. *Ça nous semblait normal de parler de la télévision en général dans le premier bloc. La première émission sera diffusée après le gala des Gémeaux [présenté dimanche]. Nous allons donc pouvoir en parler et parler de la télé en général, ce qui nous amène au diffuseur pu-*

*blic qui nous reçoit, à la multiplication des plateformes, au mandat, etc. Nous allons faire un plaidoyer par amour critique pour Radio-Canada.*»

Le coup semble bien reçu de l'autre côté de la cognée. «*C'est de l'humour*», dit Dominique Chalout, grande patronne des télévisions radio-canadiennes, qui revient alors sur l'exemple récent du gala des Olivier, où les humoristes ont profité de sa diffusion sur les ondes d'ICI RC pour crier à la censure d'un de leurs sketches.

«*Malgré ce qui s'est passé aux Olivier, on ne censure pas. On est très en arrière de nos artisans. Marc Labrèche vient à une antenne où il peut s'exprimer.*»

**Deux par deux**

Les enregistrements se font par pair. Le jour de l'entrevue, mercredi, il devait notamment traiter de «*volontourisme*» (les voyages d'aide à l'étranger) et de transgenre. «*Un transgenre vient en studio répondre aux questions de courriels du Journal de Montréal, de TVA et d'autres sources*», dit l'animateur en rigolant un brin, tout en citant d'autres sujets plus courts de ces premières émissions, dont

le fameux «*modèle scandinave dont on n'est plus capable d'entendre parler*» et «*l'appropriation de l'Arctique par plusieurs pays, dont le Canada*».

Il faut compter environ trois fois plus de temps de studio pour accoucher d'une bonne demi-heure transmissible. Le pro préfère avoir moins de montages et jouer au plus près de la prise directe. «*C'est comme un petit cirque chaque fois.*»

Le modèle semble donc traiter le lourd avec un peu de légèreté, divertir autour et avec l'information. On dit que le journalisme est l'art de rendre intéressant ce qui est pertinent. En voici donc une autre version, une échappée drôle où la pertinence se lie à l'irrévérence.

L'humour, c'est donc du sérieux? «*Ce n'est pas sérieux et ça l'est*, répond Marc Labrèche, toujours aux aguets quand on s'approche de la délicate question de l'infodivertissement. *C'est toujours le même problème, comme si on ne pouvait pas parler de façon conviviale, ou même légère, de sujets qui ne le sont pas a priori. On ne se prend pas pour enquête. C'est clair pour tout le monde. Mais je suis fondamentalement curieux. On parle de ce qui nous*

VOIR PAGE 4 : LABRÈCHE

JOHN CALE À POP MONTRÉAL

## La leçon du Maître

PHILIPPE RENAUD

Le festival Pop Montréal déroulera cette semaine le proverbial tapis rouge pour l'un des plus brillants innovateurs que le rock ait connus, John Cale. Après presque une décennie sans projet solo, il est réapparu avec un disque en 2012, puis l'hiver dernier avec son seizième album en carrière. Qu'est-ce qui vous fait encore courir à bientôt 75 ans, M. Cale? «*Well, it keeps me off the streets, pour commencer!*» plaisante la légende.

Ne faisons pas de cachotteries, une certaine nervosité nous traversait quelques minutes avant de recevoir le coup de fil du cofondateur du mythique Velvet Underground, guitariste, pianiste, réalisateur et altiste aussi reconnu pour ses accointances avec les papes de la musique contemporaine américaine La Monte Young et Terry Riley. Cinquante ans de révolution rock, ça fait son effet.

Au bout du téléphone depuis la Californie où il réside, John Cale se révèle la mine d'anecdotes captivantes que nous espérons, la tête chercheuse du rock, l'incarnation de l'avant-garde en musique qui partagera justement sa sagesse avec le public lors d'une session de questions-réponses.

«*J'aime ces moments, le public y est généralement allumé*, dit le musicien. *Bien sûr, j'aime prodiguer des conseils à qui veut bien m'en demander, mais ce qui est intéressant dans ce genre d'exercice, c'est de constater comment les plus jeunes générations ont des idées et des perceptions complètement différentes [de celles que nous avions] à propos de ce que la musique devrait être.*»

Abreuvons-nous à sa source d'anecdotes. Après avoir quitté le Velvet Underground au sein duquel il était secondé de Sterling Morrison, de Moe Tucker et de son ami Lou Reed décédé il y a deux ans, Cale a bossé pour la maison de disques Elektra. Là, il a vite senti venir la tempête punk — il était déjà dedans avec le Velvet, pourrait-on débattre —, réalisant le premier album de The Stooges (éponyme, 1970). La claque!

VOIR PAGE 8 : CALE



DAVID REICH

Qu'est-ce qui fait toujours courir John Cale à 75 ans? «*Well, it keeps me off the streets, pour commencer!*»



La collection Hermès **DES CHEVAUX ET DES HOMMES**

Exposition à Pointe-à-Callière  
Jusqu'au 16 octobre 2016



POINTE-À-CALLIÈRE  
Montréal

Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal  
pacmusee.qc.ca

350, place Royale  
Vieux-Montréal (Québec)  
H2Y 3Y5



L'exposition *Des chevaux et des hommes*, mettant en valeur des objets de la collection Émile Hermès de Paris, est réalisée par Pointe-à-Callière en collaboration avec la maison Hermès.

# CULTURE

## Voyage intérieur sous la Satosphère

ODILE TREMBLAY



Parfois, pour retrouver mon souffle, entrant dans une sorte de méditation contemplative, je vais voir des œuvres projetées sur la coupole de la SAT, dite Satosphère, qui aura cinq ans le mois prochain. On aperçoit son dôme en sortant du métro Saint-Laurent, mais certains Montréalais semblent n'y avoir jamais mis les pieds. J'en entends plusieurs jurer qu'un jour eux aussi... Pas encore. Ça viendra.

La faune des aficionados s'accroît quand même depuis l'inauguration de cette rotonde à images. 18 mètres de diamètre, 13 mètres de hauteur, avec son écran à 360 degrés qui s'anime, la Satosphère se révèle un des terrains d'exploration artistique les plus fertiles de Montréal. On y a vu se décomposer sur des vidéos des astres et des plantes, des danseurs, des formes géométriques en anamorphose, des animaux, des personnes; toutes tranches psychédéliques unies.

Couchés sur nos coussins, en bain d'immersion sensorielle, envahis par la musique des 157 haut-parleurs, on se laisse englober, entraîner dans un niveau de conscience parallèle; tantôt effleurés, tantôt secoués par ces formes

lumineuses en mutation, étrangement détendus en sortant de là.

Enseigne de modernité, soit, n'empêche que cette paroi courbe m'apparaît faire écho aux sources primitives de l'art: dans les grottes où nos ancêtres de la préhistoire créaient des peintures et gravures rupestres, traces de leurs activités, de leurs symboles et de leurs rites, journal collectif parvenu jusqu'à nous.

La Satosphère est concave à l'instar de ces murs rocheux, et les motifs projetés sur sa coupole varient tout autant selon la direction du regard et la position de l'observateur à sa base.

Des artistes en résidence viennent de partout pour s'y frotter. L'espace en est un d'expérimentation en marche, avec des œuvres qui tâtonnent ça et là en quête de leur pouls, sortes d'écritures en formation.

### Temps étiré

Cette semaine, la SAT m'a invitée à la première de *Patterns* de Pierre Friquet, présenté jusqu'au 7 octobre, du mardi au vendredi. L'artiste multidisciplinaire français se déploie entre l'Inde, la France et l'Afrique du Sud. Il travaille souvent en réalité virtuelle, avec des titres comme *Vibrations* et *Jet Lag*.

Ce jeune créateur est un citoyen du monde en quête de mythes fondateurs et d'espaces de transcendance. L'autre soir, il était au poste avec son équipe. Ces œuvres-là, de

haute complexité technique, reposent sur des aventures collectives. «*La SAT est le pays des merveilles*», déclarait le vidéaste. Il eut l'impression d'y voir repousser les limites du cinéma.

Tout est relatif, comme disait Einstein. Sous la coupole, la durée de *Patterns* semble s'étirer. Là où dix minutes d'attention suffisent à la perception d'un film traditionnel, notre esprit réclame trois fois plus de temps pour digérer ce type d'images, d'où les 30 minutes.

De l'avis de Pierre Friquet, notre regard est conditionné par le cadre, le format; un modèle issu de la Renaissance, alors que les tableaux transportés, échangés, tiraient profit d'une abondance de gros plans et de lignes de perspective. «*L'image a été une commodité, mise en carré pour mieux la vendre*», tranche-t-il.

Il estime le modèle de l'immersion mieux collé à notre perception naturelle que la fragmentation d'un sujet. Pour Pierre Friquet, l'art total s'adresse à tous les sens.

Son spectacle se jouera par ailleurs en trois temps. Deux autres versions de *Patterns* en réalité virtuelle seront également proposées, l'une interactive, l'autre pas.

Sous la coupole, l'artiste explorait une voie nouvelle. La Satosphère n'a guère l'habitude de projeter une œuvre narrative. *Patterns* plonge dans une expérience de son passé familial, redécouverte

en séance d'hypnose, alors qu'il se sentait dépossédé de lui-même. Un traumatisme de la mère avait laissé son empreinte sur lui. Le film est une séance de psychomagie pour détruire les séquelles de l'épreuve.

### De Lovecraft à la catharsis

*Patterns* est une autofiction d'horreur et une thérapie. L'auteur a même perdu neuf kilos en un mois lors du processus créatif, comme s'il se délestait de ses fantômes.

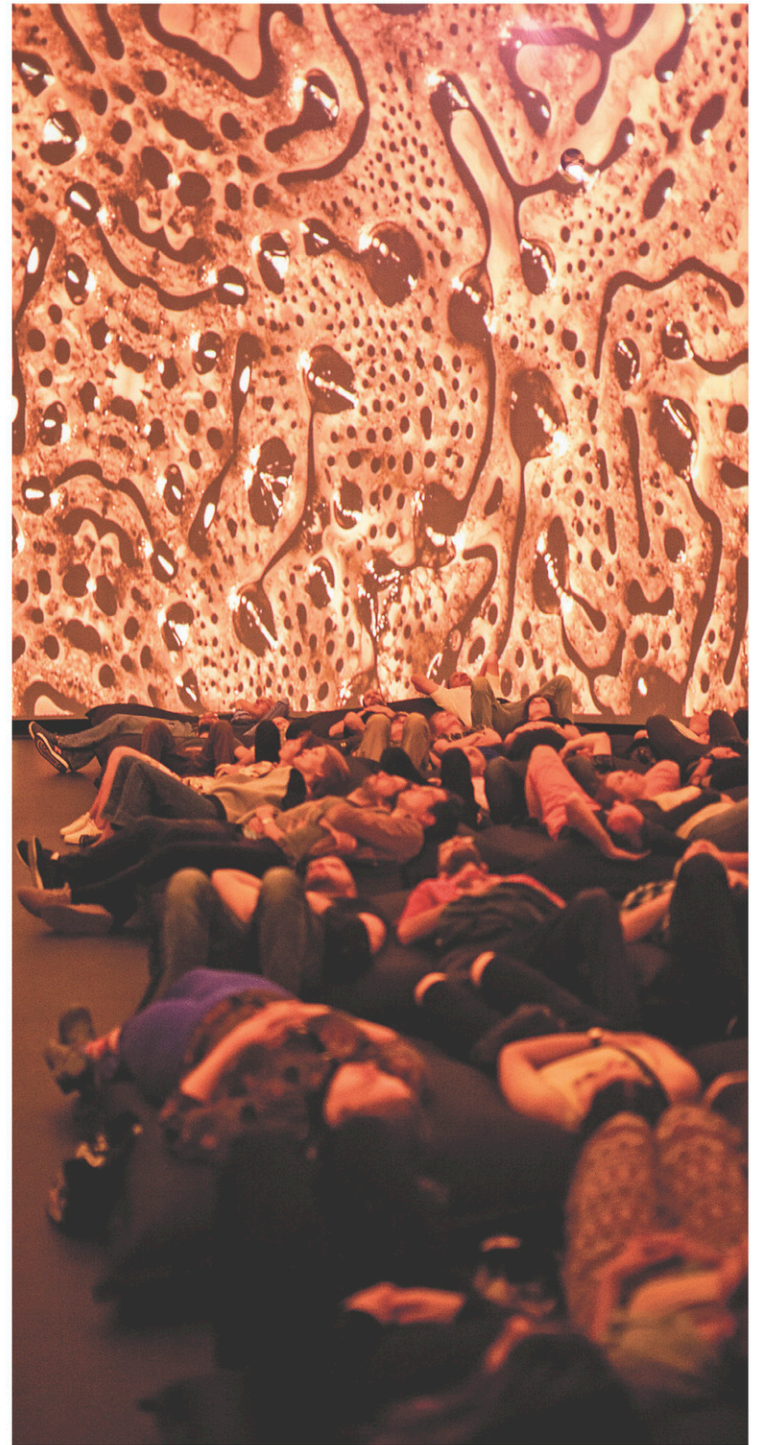
En plus de mettre au jour un secret de famille, Pierre Friquet dit s'être inspiré de l'univers de H. P. Lovecraft, auteur de *Démons et merveilles*, un des pères incontestés de la littérature fantastique et de la science-fiction. Né en 1890, fasciné par les légendes peuplées de créatures surnaturelles mal intentionnées, encore vivaces à son époque chez les habitants de la Nouvelle-Angleterre, ce précurseur était avant la lettre un être du XXI<sup>e</sup> siècle, tout en réalités virtuelles.

J'avais relu des pages d'un de ses livres dans le métro, celui qui chuchotait dans les ténèbres, dans lequel des monstres assaillaient des vivants, soulignant des passages au vol: «*Il n'était pas bon d'écouter ce qu'ils chuchotaient la nuit dans la forêt avec des voix d'abeilles qui essaieraient d'imiter celles des humains.*»

Me voilà prête pour la grande immersion. «*Lovecraft est présent pour laisser un mystère, m'a-t-il prévenue d'entrée de jeu. Derrière la réalité artificielle, il y a quelque chose de plus horrifique.*»

À sa suite, dans son voyage initiatique, des monstres s'en prennent aux fondements de sa demeure familiale, secouée par l'épouvante et la poésie.

Le sang, des matières organiques, mais aussi des cellules, des personnages, une matrice se désagrègent, des eaux déferlent. La lumière magique nous accueillera en fin de piste. Sa mère était peintre. Il lui a fait retrouver,



SOCIÉTÉ DES ARTS TECHNOLOGIQUES

Les spectateurs plongés sous le dôme de la Satosphère.

à travers ces motifs, sa quête picturale.

On pénètre la psyché de l'auteur, en sons et musique, comme dans un rêve, sans tout saisir. Certaines silhouettes sont floues, des liens moins fermes que d'autres. L'incursion intérieure se

ressent par intuition, puis devient archétype. «*Le dôme a ses réponses*», assure Pierre Friquet avec des accents sibyllins d'alchimiste, dont on préfère préserver le poids de mystère.

otremblay@ledevoir.com

★★★★  
«Konrad s'est emparée brillamment de ce texte cinglant. Ses excellents comédiens nous le rendent avec brio, générosité et un total abandon. Le travail des concepteurs est impeccable.»

LUC BOULANGER | LA PRESSE

«Une pièce incroyablement bien jouée, décoiffante, où l'on rit beaucoup, parfois jaune.»

SOPHIE JAMA | HUFFINGTON POST

«Le Royaume des animaux au Quat'Sous ou comment rire des travers du merveilleux monde de la culture. Excellent!»

KATERINE VEREBELY | ICI RADIO-CANADA PREMIÈRE

«Le spectacle étrange et envoûtant que signe Angela Konrad vogue du grotesque au tragique.»

MARIE LABRECQUE | LE DEVOIR

«Menée de main de maître, la distribution formidable... se donne avec générosité et précision.»

RAYMOND BERTIN | REVUE JEU

LA FABRIK

Le Royaume des animaux  
Du 6 septembre au 1<sup>er</sup> octobre 2016  
Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et de LA FABRIK

Texte Roland Schimmelpfennig Traduction Angela Konrad et Dominique Quesnel Mise en scène Angela Konrad Avec Eric Bernier, Philippe Cousineau, Alain Fournier, Marie-Laurence Moreau, Gaétan Nadeau, Lise Roy Concepteurs Loïc Bard, Juan Mateo Barrera Gonzalez, Angelo Barsetti, Catherine Béliveau, Carol-Anne Bourgon-Sicard, Linda Brunelle, Cédric Delorme-Bouchard, William Durbau, Simon Gauthier, Marie-Audrey Jacques, Anick La Bissonnière et Kenny Lefebvre

Théâtre de Quat'Sous 100 avenue des Pins Est, Montréal Billetterie 514 845-7277 quatsous.com

Grands partenaires  
Bell Hydro Québec

65 ANS SAISON 16/17

Une présentation

BMO Groupe financier

TARTUFFE DE MOLIÈRE  
MISE EN SCÈNE DENIS MARLEAU

AVEC EMMANUEL SCHWARTZ, BENOÎT BRIÈRE, ANNE-MARIE CADEIUX + CARL BÉCHARD, VIOLETTE CHAUVEAU, NICOLAS DIONNE-SIMARD, ANNIE ÉTHIER, MAXIME GENOIS, RACHEL GRATON, DENIS LAVALOU, BRUNO MARCIL, MONIQUE MILLER, JÉRÔME MINIERE  
COLLABORATION ARTISTIQUE STÉPHANIE JASMIN PRODUCTION TNM EN COLLABORATION AVEC UBU, COMPAGNIE DE CRÉATION

ici artv

DÈS LE 27 SEPTEMBRE TNM.QC.CA

LES BELLES SOIRÉES  
LES APRÈS-MIDI JUSQU'

LES BEAUX ENTRETIENS!  
UNE GRANDE ENTREVUE AVEC DENIS MARLEAU ET STÉPHANIE JASMIN ANIMÉE PAR LORRAINE PINTAL  
JEUDI 6 OCTOBRE DE 14H À 16H SUR LA SCÈNE DU TNM  
INFOS ET RÉSERVATIONS BELLESOIREES.UMONTREAL.CA QUARTIER DES SPECTACLES MONTREAL

## CULTURE › THÉÂTRE

## La délivrance ou la troisième vie de mère courage

Sylvie Drapeau et Jennifer Tremblay scellent leur alliance complice dans le dernier volet d'une trilogie sur la femme

MARIE LABRECQUE

Leur complicité, palpable, est de celles qui ne s'improvisent pas le temps d'une entrevue. Issues du même coin de pays, pareillement habitées par le panorama de la Côte-Nord, Jennifer Tremblay et Sylvie Drapeau ont développé un lien de «sororité». «C'est fascinant comme on est toutes les deux sensibles au territoire aride, remarque l'auteure. Et c'est très marqué dans mes trois textes: combien les paysages façonnent les personnages.»

La dramaturge et la comédienne sont réunies pour une troisième fois autour d'un monologue depuis le succès de *La liste*, en 2010. À parcourir le territoire intime de la famille et de la filiation. Dernier-né de la trilogie, *La délivrance* s'amorce là où *Le carrousel* s'achevait: au chevet de la mère agonisante de la protagoniste. «C'est toujours la même femme, mais on ouvre un nouveau tiroir», explique Sylvie Drapeau.

Si Jennifer Tremblay a eu envie de continuer à explorer son destin, d'en fouiller de nouvelles facettes qui traduisent la complexité des existences humaines, elle l'attribue d'abord aux rencontres avec le public après les représentations de *La liste*. «Les gens étaient souvent très durs avec la narratrice — surtout les femmes. Et je me suis demandé comment on peut juger une femme à partir d'une seule période de sa vie. Alors que ce qui nous fait agir vient d'un paquet d'expériences, de traumatismes...»

Dans *La délivrance*, la protagoniste a pour mission de persuader son demi-frère réfractaire de venir dire adieu à la mère dont il a été séparé il y a des années. Elle doit du coup régler une part douloureuse de son enfance dans le Québec profond des années 1980, auprès d'un beau-père maltraitant qui ne s'intéressait qu'à son fils légitime. Jennifer Tremblay désireait traiter de violence familiale.

«Il y a énormément de violence dans l'intimité des familles, peu importe le milieu social. Et on entraîne les enfants dans des guerres tellement angoissantes. Le comble de l'immatunité des adultes, c'est de ne pas tenir compte de leur fragilité. Même chose lorsqu'on les place constamment dans des situations nouvelles, comme leur demander de s'adapter à un beau-parent.»

Réfugiée dans une église, la narratrice s'adresse aussi à Jésus, qui l'avait abandonnée, seule, dans sa souffrance. Dans ses recherches sur le terme délivrance, l'auteure a découvert qu'entre autres significations, il désigne le pardon des péchés. «Et ça rejoignait un thème qui m'obsédait depuis très longtemps: lorsque j'étais dans une église, je m'imaginais marcher vers le Christ et faire une scène, avec toutes sortes de choses à lui reprocher.» (rires) Petite, elle passait beaucoup de temps à l'église. «C'était magique pour moi parce que — je l'ai réalisé plus tard — c'était le seul endroit où il y avait de la beauté. J'habitais un village vraiment laid! Et la Bible contient un paquet d'histoires fascinantes. L'auteure en moi devait être fascinée par cette mythologie.»

Avec leur dimension archétypale, les



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Dans *La délivrance*, la metteuse en scène Jennifer Tremblay et l'actrice Sylvie Drapeau rendent hommage à la maternité dans un monologue sur la vie tourmentée d'une femme.

personnages évoqués dans sa pièce renvoient aussi à divers contes, ces récits qui «habitent notre inconscient», a compris après-coup l'auteure.

## Mères courageuses

Centrée sur un personnage qui fait toujours face aux épreuves avec courage, la trilogie aborde aussi la condition féminine. Dans ce corps théâtral qu'est le triptyque de Jennifer Tremblay, *La délivrance* représente le ventre. Celui des femmes

qui porte l'humanité. «On est prises dans un corps qui décide beaucoup de notre destin, qu'on le veuille ou non. On peut dire: je vais faire ce que je veux dans la vie, même si je suis une femme. Mais le jour où on met des enfants au monde, on se trouve terriblement fragilisées. On n'a plus le même pouvoir face au reste de l'existence, parce que ça demande une très grande énergie.»

Assumant un caractère féministe, l'œuvre véhicule un désir de faire reconnaître toute la valeur de la maternité. De cet acte de porter la vie, avec les souffrances — et les risques — qu'il engage. «Et je me rendais compte ce matin en regardant un enchaînement qu'il y a dans la pièce un hommage aux gestes quotidiens des mères, à leur dévouement», ajoute l'auteure.

Au fil de ses pièces, Jennifer Tremblay estime que d'imaginer la voix de sa grande interprète a influencé son écriture. «La délivrance, si elle contient des passages poétiques, est beaucoup plus ancrée dans le quotidien que

Le carrousel — et dans ce sens plus proche de *La liste*. Et Sylvie a toutes ces personnalités-là. Elle est capable aussi bien d'être dans le concret que complètement onirique.»

Cet ultime monologue marquera-t-il la fin de leur collaboration? «On ne se pose pas ce genre de question, répond Sylvie Drapeau. Mais c'est tellement magique qu'elle existe dans ma vie, cette femme-là. Cette rencontre est très spéciale pour moi. Au début, j'ai eu très peur de la solitude. Mais je l'ai apprivoisée. Et cette fois-ci, je n'ai même pas pensé que je serais toute seule en scène. J'ai beaucoup cheminé à travers ce travail-là.»

Collaboratrice  
Le Devoir

«On peut dire: je vais faire ce que je veux dans la vie, même si je suis une femme. Mais le jour où on met des enfants au monde, on se trouve terriblement fragilisées.»

La dramaturge Jennifer Tremblay

## LA DÉLIVRANCE

Texte: Jennifer Tremblay. Mise en scène: Patrice Dubois. Au Centre du Théâtre d'aujourd'hui du 20 septembre au 15 octobre.

UNE FEMME À BERLIN

Texte : Marta Hillers  
Mise en scène : Brigitte Haentjens  
ESPACE GO + SIBYLLINES + Théâtre français du CNA  
Octobre 2016

MANIFESTE DE LA JEUNE-FILLE

Texte et mise en scène : Olivier Choinière  
Avec Marc Beaupré + Stéphane Crête + Maude Guérin + Emmanuelle Lussier-Martinez + Joanie Martel + Monique Miller + Gilles Renaud  
ESPACE GO + L'ACTIVITÉ  
Janvier 2017

AVANT-GARDE

Texte : Marieluise Fleisser  
Mise en scène : Denis Marleau  
ESPACE GO + UBU  
Mars 2017

+ CLARA Théâtre de l'Opsis

+ NORGE Théâtre Humain + Théâtre du Trident

+ LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN Théâtre PÂP

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!  
ESPACEGO.COM  
514 845-4890

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Hydro Québec

Bell

transat PARTENAIRE DE SAISON

ESPACE GO

# CULTURE › THÉÂTRE

## Portrait de Shakespeare en Arlequin

Simon Boudreault signe *Gloucester*, une comédie contemporaine inspirée des scènes du grand Will

SIMON LAMBERT

Avec l'auteur Simon Boudreault, le registre de la comédie n'est jamais loin. Sa pièce *Gloucester*, comédie épique pigeant sans vergogne dans l'univers shakespearien, ne fera pas exception.

«*Omni*», «*dur à classer*»: ce sont les premiers mots qui lui viennent pour décrire ce texte qu'il signe avec son complice de longue date Jean-Guy Legault. Références à l'envie, parodie et dérision, délire... le ton, résolument «*festif*», risque de rappeler Monty Python, ou encore la série *Kamelott*.

«Avec l'émergence de l'humour, on dirait que le théâtre plus institutionnel a voulu s'écarter de la comédie. Ah, Molière, c'est correct, mais du théâtre contemporain comique, ah ça, non, on ne fait pas ça...», lance Simon Boudreault.

Simon Boudreault, qui porte aussi bien les chapeaux de comédien et d'auteur que de metteur en scène, de marionnettiste ou d'improvisateur, parle en somme d'un «*projet fou*» qu'ils avaient: «*écrire un faux Shakespeare, une fausse tragédie de Shakespeare, où on se permettrait pas mal de déconner, mais en s'inspirant des personnages et des grandes scènes shakespeariennes*».

Les personnages, ce sont Goneril, York, Brutus, Yago, Caliban, Horatio, les trois sorcières... Il en passera près de 75. Les deux auteurs ont fouillé ça et là dans l'œuvre du dramaturge anglais comme on pige dans un sac à bonbons; c'était à leur sortie de Lionel-Groulx, en 1998.

Le projet, pour le moins «*ambitieux*», a donc dormi 15 ans: la première version

faisait cinq heures et exigeait des moyens financiers que n'avaient pas les deux amis. Un spectacle à 10 comédiens plutôt que les 14 prévus et, surtout, une coproduction à cinq ont fini par rendre possible l'objet de démesure.

### Les dangers de la comédie?

«*Tsé, maintenant, comme auteur... Je m'affirme vraiment comme un auteur comique*», évoque cet «*enfant de l'impro*». Le temps aide, évidemment: des pièces comme *Sauce brune*, *D pour Dieu* ou *As is (tel quel)* commencent à bien garnir son portfolio.

«*Je ne sais pas au Québec ce qui s'est passé... Avec l'émergence de l'humour, on dirait que le*



Une scène de la pièce *Gloucester*

théâtre plus institutionnel a voulu s'écarter de la comédie, et la seule façon d'en faire, c'était par les classiques. Ah, Molière, c'est correct, mais du théâtre contemporain comique, ah ça, non, on ne fait pas ça...»

La comédie demeure à ses yeux le véhicule idéal du propos, comme il le fait avec *En cas de pluie*, aucun remboursement (présentement et jusqu'au 15 octobre chez Duceppe). Cette histoire d'un propriétaire de parc d'attractions, le King (Raymond Bouchard) du Royaume du Super Fun, qui prend sa retraite, rappelle ces constructions shakespeariennes à même

d'éveiller ambitions, manigances, égoïsme.

*Gloucester* puisera aux mêmes talles: «*Le besoin de l'humain d'identifier un ennemi, et le rassemblement qui se crée autour du fait qu'on identifie un ennemi... Et quand un pays n'a plus d'ennemi, il se tourne vers des ennemis*»

l'intérieur même de son pays, et à différentes échelles. [...] Je pense que c'est un thème qui va malheureusement être actuel...»

Collaborateur  
Le Devoir

### GLOUCESTER

Texte: Simon Boudreault et Jean-Guy Legault. Mise en scène: Marie-Josée Bastien. Avec Emmanuel Bédard, Geneviève Bélisle, David Bouchard, Simon Boudreault, Éloi Cousineau, Érika Gagnon, Jonathan Gagnon, Jean-Guy Legault, Catherine Ruel et Alexandrine Warren. À La Bordée du 20 septembre au 15 octobre. À la Place des Arts du 25 novembre au 17 décembre.

## LABRÈCHE

SUITE DE LA PAGE E 1

intéresse et nous allume, ou de ce qui nous choque aussi parfois.»

Il dit «*nous*» parce qu'il parle au nom de son équipe. Le très respecté chroniqueur de *La Presse* + Yves Boisvert en est pour blinder le travail. La liste des collaborateurs comprend aussi Mathieu Charlebois, maître du commentaire-choc en ligne, Raphaëlle Germain, qui écrit du Labrèche

depuis des années, et le blaguiste Sébastien Ravary.

### De gauche ou de droite?

L'indicatif d'*ISM* a été composé par Daniel Bélanger. On peut le découvrir sur la page Facebook de l'émission. Les rigolades déjà en ligne donnent une idée de ce qu'on pourra déguster bientôt. Au sujet de la visite éclair de Philippe

Couillard à Cuba par exemple: «*Le chef d'un Etat dirigé depuis trop longtemps par le même parti rencontre... Raúl Castro.*»

Ce genre de propos fait réfléchir sur l'engagement. De quel bord penche *ISM* et faut-il même tenter de la situer sur le spectre gauche-droite, par exemple?

«*Entre toi et moi, ça ne m'intéresse pas vraiment*, répond Marc Labrèche. *Ce qui m'inté-*

resse, c'est de profiter d'une tribune. Mon plus grand souhait, c'est que le ton et les sujets nous permettent de trouver notre place dans le discours télévisuel ambiant. Juste ça, ce serait assez. Nous, on ne revendique rien.»

Une étude de 2012 révélait que la plus grande proportion des jeunes Américains (18 à 30 ans) tire ses informations de deux émissions humoris-

tiques de fin de soirée, *The Colbert Report* et *The Daily Show*. *Infoman* occupe ce créneau depuis des années.

Marc Labrèche connaît cette donnée et il se réclame lui-même du genre, dont le *Petit journal* de Canal Plus en France, qui fait son beurre de la dérision de la politique à la télé.

«*Il y a une différence fondamentale*, poursuit-il. *Ce sont*

des émissions quotidiennes qui abordent l'actualité au jour le jour. Nous, on ne peut pas faire ça. On fait donc autre chose qu'un journal télévisé. Nous avons du temps. On s'inscrit plus en profondeur dans les sujets, mais on les traite à notre manière, en s'amusant et en discutant avec plaisir.»

Le Devoir

**USINE G**

**CHIENS DE NAVARRE**

DE RETOUR AVEC  
**LES ARMOIRES NORMANDES**

21-22-23 SEPT.  
3 SOIRS SEULEMENT NE LES MANQUEZ PAS

DEVENEZ SPECTATEUR PRIVILÉGIÉ - DERNIERS JOURS POUR S'ABONNER À L'INTÉGRALE!  
USINE-C.COM / 514 521-4493

LE THÉÂTRE FRANÇAIS  
**CHAMBARDE**  
par Brigitte Haentjens  
cna-nac.ca/tf

ÉGALEMENT PRÉSENTÉ  
AU THÉÂTRE FRANÇAIS DU  
CENTRE NATIONAL DES ARTS  
DU 5 - 8 OCTOBRE

CENTRE NATIONAL  
DES ARTS  
NATIONAL  
ARTS CENTRE

**LA LICORNE**

production LA MANUFACTURE

DU 20 SEPTEMBRE  
AU 29 OCTOBRE

**TERMINUS** DE MARK O'ROWE

TRADUCTION OLIVIER CHOINIÈRE MISE EN SCÈNE MICHEL MONTY  
AVEC MARTINE FRANCKE, ALICE PASCUAL ET MANI SOLEYMANLOU

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE JUDITH SAINT-PIERRE COSTUMES LINDA BRUNELLE ÉCLAIRAGES GUY SIMARD  
MUSIQUE ÉRIC FORGET VIDÉO JOHNNY RANGER MAQUILLAGES ET COIFFURES AMÉLIE BRUNEAU-LONGPRÉ

CALQ

Conseil des arts  
du Québec

Conseil des arts  
Canada Council  
for the Arts

CONSEIL  
DES ARTS  
DE MONTRÉAL

Montréal

Télé-Québec

LE DEVOIR

4559 PAPINEAU - THEATRELALICORNE.COM - 514 523.2246

## CULTURE › DANSE

Les chambres de bois  
d'Aurélié PedronUne chorégraphie ? Plutôt la visite libre  
d'une fort étrange maison

CATHERINE LALONDE

Troisième étage, et s'ouvre la porte de l'ascenseur sur un long, très long couloir aux riches boiseries qui se déploie à droite comme à gauche. D'innombrables portes le percent; fermées, entrouvertes ou béantes, et qui laissent alors voir une peau de loup suspendue, un ancien landau, un carré de terre, des affiches commerciales lumineuses d'antan et leurs filages, ou au sol un cercle de grains d'avoine qui embaument subtilement une de ces drôles de chambres de bois.

Dès mardi, ces pièces seront habitées par 12 danseuses, pratiquantes et actrices de 12 micro-performances intimes (pour un à cinq spectateurs à la fois). Les spectateurs-visiteurs hanteront à leur rythme l'ancien et très bel Institut des sourdes-muettes des Sœurs de la Providence, à Montréal, créant à leur guise le parcours de ce déambulatoire qui invite au partage plus qu'à assister à une représentation.

Aurélié Pedron est intéressée, dans ces multiples salles, par « le concept du lieu clos, de la tanière, et par l'errance du spectateur, par le trajet qu'il va choisir. Et par le temps non linéaire, global, ce temps considéré davantage dans la philosophie orientale que par nous ici en Occident. On ne voit que ce qu'on croit, mais quand on se retrouve dans un autre temps, il arrive qu'on se donne la



Aurélié Pedron

permission de percevoir les choses autrement. Et ça, c'est au cœur du travail. »

## Se laisser voir

Et parce qu'elle veut que le spectateur y injecte aussi du sens, qu'il y aille de son interprétation, la chorégraphe Aurélié Pedron refuse de nommer les thèmes et textures de sa huitième création, afin de laisser le champ tout libre au regardant. Celui-ci pourra entrer, rester, partir, de chaque

pièce ou du bâtiment, à sa guise. « On est dans une pudeur, je dirais, pour permettre au regard du spectateur de venir vers les interprètes », plutôt que dans une présence projetée typique de l'idée de la représentation. « On est dans une autre trajectoire du regard. » La créatrice dira tout de même qu'elle parle d'errance, d'entre-deux, des états de métamorphose rares et profonds de la vie humaine.

## Ce corps-matière

La créatrice s'inspire d'objets — vieux abat-jour métalliques cabossés, dents animales et fleurs encadrées, cordes pour faire des nœuds — et d'éléments — terre, fumée, lumière, glace, vent. Ainsi que de ses interprètes, de leurs corps, de leurs âmes et de leurs transparences, ici et un peu par hasard, tous féminins. Des danseuses qu'elle laisse improviser, longtemps, dans ses scénographies, afin de trouver « des portes » sur leur intimité, qui deviennent entrées vers de nouvelles improvisations.

De petites performances se construisent ainsi, avec le temps, en précisant et en orientant lentement la direction, par essais, trouvailles et errances. « En conjuguant des matériaux, puis les matériaux et les interprètes, ils se révèlent les uns les autres. » Comme des performances dans des installations ? Oui, répond la chorégraphe, on peut dire ça. « J'aime plonger profondément, même dans une seule chose; les danseuses n'ont souvent qu'une seule tâche sur laquelle se concentrer. » Elle a choisi ses danseuses pour leur profondeur, « leur capacité à ouvrir, à aller à l'intérieur, à se mettre à nu, à se montrer sans rien avoir à prouver, sans chercher à séduire, à bien faire, à être performantes. »

La récurrence de certains accessoires, chargés mythologiquement, le rapport revendiqué au mystère et à ce qu'une part d'œuvre, grande ou petite, puisse rester inexplicitée, rappelle, autrement, David Lynch, mais sans la cruauté du réalisateur. Une inspiration qu'Aurélié Pedron assume complètement.



PHOTOS ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Peaux animales et objets insolites peuplent l'étrange déambulatoire de *La Loba*.

« Ce que je recherche, c'est que le spectateur, en s'en allant, soit troublé sans trop savoir pourquoi. Que le lendemain, il y ait des flashes qui lui reviennent, et une semaine plus tard, des images du spectacle qui resurgissent. Pas que ça fasse "Wow!" en sortant... » Une expérience, une rencontre singulière davantage qu'un spectacle.

Le Devoir

## LA LOBA

Parcours chorégraphique d'Aurélié Pedron, habité par 12 danseuses. Une présentation de Danse-Cité. Au 3700, rue Berri à Montréal, du 20 au 24 septembre.

## Comme un grand plateau morcelé

Le financement public de la danse, qui a connu des heures plus généreuses, influence presque directement le type de spectacles qui se créent au Québec et au pays. Il est présentement extrêmement difficile pour un chorégraphe de trouver assez de sous pour se permettre de créer, en prenant qui de plus est quelques heures pour entrer profondément dans une recherche, pour huit danseurs et plus. Si l'intention d'Aurélié Pedron pour *La Loba* a toujours été de viser une intimité, jamais un grand plateau, le projet s'est démultiplié jusqu'à devenir très ambitieux. Organisationnellement (occuper un lieu autre qu'un théâtre supprime bien

des facilités et des habitudes) et techniquement. Comme un grand plateau, mais morcelé, travaillé un morceau du puzzle à la fois. « Je crois vraiment à cette idée que la somme des parties puisse être plus forte qu'un tout », indique Aurélié Pedron. Pour incarner l'univers, douze danseuses aux personnalités et aux parcours particuliers, dont la plupart pour ce projet vont performer pendant trois heures chaque soir: Ariane Boulet, Karina Champoux, Marie Claire Forté, Annie Gagnon, Rachel Harris, Karina Iraola, Audrey Juteau, Linda Rabin, Catherine Tardif, Anne Thériault, Alexane Tremblay et Lucie Vigneault.

D'après le roman d'Anne Hébert,  
*Aurélien, Clara, Mademoiselle*  
et le Lieutenant anglais  
paru aux Éditions du Seuil

**C L A R A**

Création pour la scène Pierre Yves Lamieux  
Mise en scène Luca Pelletier

Distribution Émilie Bibeau, François-Xavier Dufour, Alice Moreault et Étienne Pilon  
Conception Julie Breton, Mélanie Demers, Catherine Gadouas, Maryline Gagnon, Olivier Landreville, Claire L'Heureux et Jocelyn Proulx

6 septembre — 1<sup>er</sup> octobre 2016

Billetterie d'Espace GO 514 845 4890 / espacego.com

OP SIS  
CYCLE  
SCANDINAVE

Seuil CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec

CCCC  
TTTT  
D'D'  
AAAA

**CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI**

DU 20 SEPTEMBRE AU 15 OCTOBRE 2016  
THEATREAUJOURD'HUI.OC.CA/DELIVRANCE

TEXTE JENNIFER TREMBLAY MISE EN SCÈNE PATRICE DUBOIS  
INTERPRÉTATION SYLVIE DRAPEAU

**LA DÉLIVRANCE**

JENNIFER TREMBLAY  
PATRICE DUBOIS  
SYLVIE DRAPEAU

PARTENAIRES DE SAISON

Hydro Québec LE DEVOIR LIBRE DE PENSER CALQ Conseil des arts et des lettres du Québec

Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Montréal

**Le théâtre des écrivains**

Lecture d'extraits choisis pour les passionnés de littérature

**Pour un oui ou pour un non**  
de Nathalie Sarraute

Lundi 26 septembre 2016 - 19h30

Lecture James Hyndman  
Lecteur invité Christian Bégin  
Recherche et animation Stéphane Lépine

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS  
100 avenue des Pins Est  
Billetterie 514 845-7277  
quatsous.com

Grands partenaires  
Bell Hydro Québec

casteliers PRÉSENTE

**OTOMONOYATARI**  
L'ÉVEIL D'UNE OREILLE

d'Antoine Laprise / mise en scène de Jacques Laroche  
Théâtre de la Petite Marée

une codiffusion avec  
**THÉÂTRE OUTREMONT**  
Montréal

23 septembre 14 h / 20 h  
24 septembre 16 h

Pour tous, à partir de 10 ans  
Billetterie : 514 495-9944  
theatreoutremont.ca

Partenaires: Patrimoine Canada, Conseil des arts et des lettres du Québec, CALQ, Conseil des arts du Canada, Canada Council for the Arts, Conseil des arts de Montréal, Montréal, LE DEVOIR

# CULTURE › THÉÂTRE D'OBJETS



Antoine Laprise explore les sons et l'univers japonais à l'aide du théâtre d'objets.

FLEURDELISE DUMAIS

## Toutes oreilles ouvertes sur le monde

Otomonogatari – L'éveil d'une oreille rend hommage à la différence

MARIE FRADETTE

Présentée au théâtre Outremont par le diffuseur des arts de la marionnette Casteliers, *Otomonogatari* — contraction de mots japonais qui signifie approximativement « histoire de bruit » — est un regard porté sur un univers méconnu, celui d'Otomo Yoshihide, musicien expérimental, faiseur de bruit, de rythmes étonnants. Dans un décor fait de carton, Antoine Laprise raconte le parcours formateur de ce Japonais happé très tôt par la musique qu'il entend à la radio. À travers ce survol biographique, le spécialiste du théâtre d'objets nous plonge au cœur de la culture japonaise en abordant des éléments historiques et artistiques qui nous font découvrir ce monde.

En éternel globe-trotteur, il porte en lui cette volonté d'ouvrir des fenêtres. « Je suis un ambassadeur, un diplomate de l'art. Je crée des liens, des ponts. J'essaie de faire en sorte que le présent soit le plus ouvert possible, qu'il y ait le plus de liens entre les choses, les gens. Parce que c'est le début du doute, de la méfiance et de l'éloignement qui peut mener à un conflit. C'est là qu'il faut agir. C'est dans

ces préjugés-là qu'il faut aller. »

L'origine de la pièce, premier spectacle solo de l'auteur, remonte à il y a 20 ans, au moment où Laprise découvre Yoshihide pendant un festival de musique expérimentale à Victoriaville. « Ça a littéralement changé ma vie. Artistiquement, ça a été une commotion considérable. Si bien que l'année suivante, quand j'ai fait la course *Destination monde*, mon quatrième reportage, c'était à Tokyo sur Otomo [...] Après, j'ai passé six mois au Japon et commencé à écrire sur lui. »

Le spectacle a pris vie l'an dernier au théâtre Petite Marée, à Bonaventure, en Gaspésie. « *Otomonogatari*, au départ, était destinée aux amateurs de cette musique, aux gens qui aiment se faire casser les oreilles. Mais, par un heureux hasard, une place s'est libérée à Petite Marée — qui est un théâtre pour enfants — et on a décidé de jouer le jeu. On avait un sujet pointu et on s'adressait aux enfants... C'était le public idéal. »

La rencontre de l'Autre se joue bien sûr dans le sujet offert par Laprise, mais la mise en scène signée Jacques Larroche en appelle aussi. D'entrée de jeu, avant même que la pièce débute, une intro invite les spectateurs à découvrir de

nouveaux sons. « Je mélange une vingtaine de morceaux que mon régisseur fait jouer de façon aléatoire et je sors la pochette pour montrer aux gens ce qu'ils écoutent. Ça va des grands noms de la musique expérimentale anglaise, tel Derek Bailey, à Jimmy Hendrix, en passant par la musique traditionnelle japonaise et la pop japonaise des années 1960. » Le spectateur baigne dans une certaine ambiance dès le début.

Sortir des sons formatés

Le plaisir des découvertes, de goûter à des agencements de sons inédits, reste à la base de ce spectacle. Antoine Laprise est un curieux, un amoureux de cette musique distincte. Dans une société qui nous propose toujours les mêmes sons, la même musique formatée, le même angle, il croit fermement qu'il fait bon de découvrir autre chose.

« C'est comme s'il y avait des couleurs qu'on n'avait pas le droit de regarder. C'est comme s'il y avait un code de la musique comme il y a un code de la route. C'est insensé. Mais je ne fais pas ce spectacle pour revendiquer quoi que ce soit. Je le fais pour partager le plaisir qu'il y a à écouter d'autres choses que des plats préparés. Il

y a mille façons de faire de la musique et on ne se doute pas qu'on peut aller explorer les choses d'une autre façon. »

Laprise espère qu'il y aura une rencontre intime entre les enfants et cet homme, qu'ils saisiront l'importance « d'affronter contre vents et marées que ce qu'ils aiment ne soit pas dans la norme ou dans l'ère du temps. On leur propose souvent des sujets proches d'eux. Pourquoi ne pas leur proposer quelque chose de complètement « flyé »? Parce qu'on est dans un monde de conformistes, il y a beaucoup de trucs pour nous distraire de nous-mêmes, de notre intériorité. Rester en contact avec soi-même, ça peut donner la marginalité. On est en manque de marginalité, je trouve. Le conformisme me fait peur. Je pense que c'est nécessaire pour créer une unité d'ensemble dans une civilisation, mais quand il y a juste ça, ça confine à la bêtise. »

Collaboratrice  
Le Devoir

OTOMONOGATARI – L'ÉVEIL D'UNE OREILLE

Création d'Antoine Laprise. Présentée par Casteliers au théâtre Outremont les 23 et 24 septembre (matinées et soirées).

# MUSIQUE

MUSIQUE DU MONDE

## Retour aux sources de la Sicile métissée

Constantinople ouvre sa saison en invitant la chanteuse italienne Matilde Politi

YVES BERNARD

Pour le début de sa 15<sup>e</sup> saison, Constantinople s'aventure sur les pistes siciliennes en s'associant à la chanteuse multi-instrumentiste Matilde Politi pour la création d'*Île des trois mers*. Ce projet, qui sera présenté pour la première fois au Québec ce samedi à la salle Bourgie, complétera un programme double qui sera également composé du matériel de *Passages*, le nouveau disque récemment paru chez Buda Musique en France.

Explications de Kiya Tabassian, le directeur artistique de Constantinople. « *Le répertoire de ce CD se rapproche beaucoup de celui de Carrefour de la Méditerranée IV. Il renferme de nouvelles compositions du joueur d'oud Charbel Rouhana, de la joueuse de kanun Didem Basar et de moi. Le son est très proche de la tradition, sans batterie, mais également très nouveau parce qu'on a tous une approche très créative avec nos instruments.* »

Charbel Rouhana est l'un des joueurs d'oud parmi les plus reconnus de sa génération au Liban. Issu de la musique orientale aussi bien classique que religieuse ou profane, il aborde plusieurs influences de la planète, mais ne perd jamais de vue l'empreinte première de sa musique. Quant à Didem Basar, elle est issue de l'école turque du kanun. Maintenant résidente de Montréal, on l'a également connue à cause de ses collaborations avec Ismail Fencioglu.

En plus de Charbel Rouhana et de Didem Basar, on retrouve également sur le disque *Passages* Neva Özgen, la virtuose turque du kemençe, et le multipercussionniste Patrick Graham, qui a étudié les techniques de jeu des tambourins italiens.

Sicile, carrefour de cultures

Tous ces artistes reviennent pour *Île des trois mers*, le projet inspiré par cette Sicile, la plus grande île italienne, qui est entourée par la mer Tyrrhénienne, la mer Ionienne et la Méditerranée. Pour animer son patrimoine, on a fait appel à Matilde Politi, que Kiya Tabassian présente : « Elle a fait beaucoup de recherches sur les chants populaires et folkloriques de la Sicile. Elle compose aussi des chants dans le même style. Elle chante avec beaucoup d'intensité et cela paraît à la fois dans son visage et dans son corps. Elle défend l'idée que la musique sicilienne est métissée, tout comme la population de l'île, les monuments, l'architecture. Dans cette

« Il y avait en Sicile beaucoup de Perses. L'île est passée dans tous ces courants chrétiens, musulmans et juifs, philosophiques et poétiques. »

Kiya Tabassian, directeur artistique de Constantinople

musique, les percussions sont importantes et les modes comme les rythmes sont proches de ceux du Moyen-Orient. On a donc essayé d'aller chercher dans ces couleurs. »

De quoi se compose donc le caractère métissé de la Sicile? « La Sicile a été arabophone pendant plusieurs siècles, répond Kiya Tabassian. On a trouvé de magnifiques poèmes d'Ibn Hamdis, un grand poète sicilien de l'époque qui écrivait en arabe. Sur sa poésie, nous avons fait plusieurs compositions originales. Certains poèmes seront chantés à moitié en arabe, à moitié en sicilien. »

Et il y a plus : « On sait qu'historiquement, il y avait en Sicile beaucoup de Perses. Il y a aussi une présence turcophone et juive. Tout cela a influencé la musique. L'île est passée dans tous ces courants chrétiens, musulmans et juifs, philosophiques et poétiques, poursuit le directeur artistique. Matilde m'a fait entendre des enregistrements de chants des années 1920 jusqu'en 1930. On y entend encore plus qu'aujourd'hui cette diversité de genres. Après la Deuxième Guerre mondiale, avec la présence de la télé, toutes ces couleurs particulières de différentes traditions se sont de plus en plus effacées. Raison de plus pour les retrouver et les recréer. »

Collaborateur  
Le Devoir

PASSAGES/  
ÎLE DES TROIS MERS

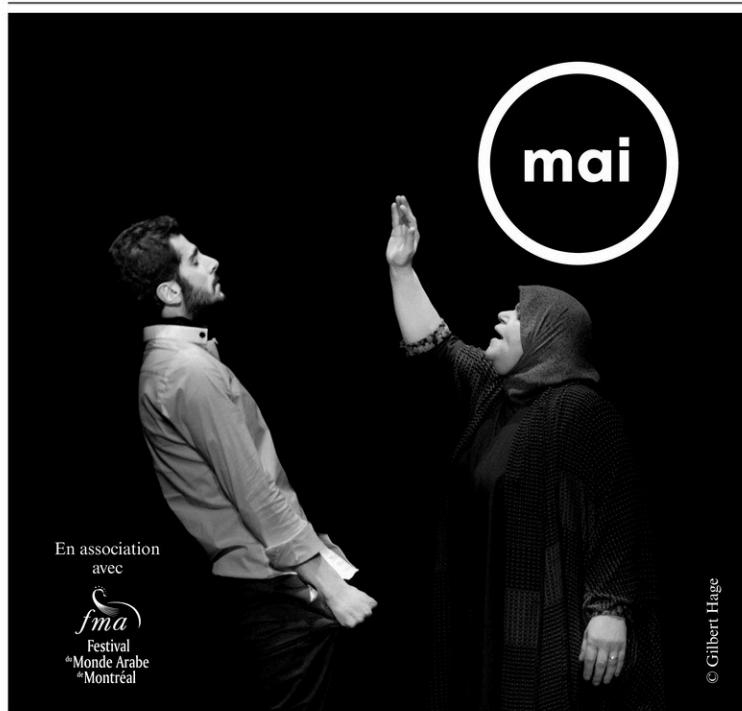
De Constantinople. Salle Bourgie, le samedi 17 septembre à 20 h. Renseignements : 514 285-2000, poste 4 constantinople.ca

Passages, de Constantinople, sur étiquette Buda Musique, en vente maintenant en ligne ou en magasin en novembre.



MARCO LI MANDRI

La chanteuse Matilde Politi interprète avec intensité et passion les chants populaires et folkloriques de la Sicile.



En association avec  
fma  
Festival  
«Monde Arabe»  
Montréal

## LEILA'S DEATH

ALI CHAHROUR  
(BEYROUTH)

23 + 24 sept.

m.a.i.q.c.ca / billetterie 514 982-3386

Montréal

Conseil des arts et des lettres Québec  
Culture et Communications Québec  
Emploi Québec

DanseCité 35 ans  
la trace des créateurs

LA LOBA  
AURÉLIE PEDRON | Traces-Chorégraphes

Chorégraphe Aurélie Pedron En collaboration avec les performeuses Ariane Boulet, Karina Champoux, Marie Claire Forté, Annie Gagnon, Rachel Harris, Karina Iraola, Audrée Juteau, Linda Rabin, Catherine Tardif, Anne Thériault, Alexane Tremblay, Lucie Vigneault

20 au 25 septembre 2016  
3700, rue Berri | danse-cite.org | f t @

12 danseuses, 1 lieu atypique.  
Une expérience à vivre!  
TARIF UNIQUE 25\$

## CULTURE › MUSIQUE

## Chanter au-delà du sauvetage

Petite-Vallée « à micros ouverts » au Club Soda, un spectacle qui n'est pas une bouteille à la mer

SYLVAIN CORMIER

Ce sera plutôt plein, sur la scène du Club Soda, ce samedi soir. Il y aura le village de Petite-Vallée, ce qui occupe un certain espace. Il y aura la mer, qui pourrait déborder dans la salle. Et tous ceux, « chansonneurs » et autres « passeurs », qui auront compris littéralement l'invitation. « À micros ouverts pour Petite-Vallée », telle est la proposition de ce spectacle-bénéfice. Un ralliement aux bras tendus, larges comme les bras d'Alan Côté, le directeur-nounours du festival. Déjà, la liste des premiers accourus — les mentionnés sur l'affiche — impressionne: se mêleront ou se succéderont Les sœurs Boulay, Louis-Jean Cormier, Marie-Pierre Arthur, Vincent Valières, Philippe Brach, Patrice Michaud et Pascale Picard. D'autres, bien d'autres s'ajouteront, Klô Pelgag notamment. Faudra trouver de la place pour le public.

En 34 ans de Festival en chanson de Petite-Vallée, c'est la chanson québécoise au grand complet, toutes générations alliées, qui aura fait le trajet jusqu'au nord de la péninsule gaspésienne. Et il y a, presque invariablement, des récédives: on ne chante pas qu'une fois au Théâtre de la Vieille Forge, et on ne passe pas qu'une nuit blanche à « chanter plus fort que la mer », pour reprendre le titre du documentaire de 2004 sur le village et son festival (réalisé par mes amis et collaborateurs Eric Ruel et Guylaine Maroist, assumons nos liens).

« Tu plonges à l'essence même de ce qu'est la chanson », disait Richard Séguin dans ce film. Alan Côté parle douze ans plus tard « d'un lieu d'ancrage qui accueille des faiseurs et des amoureux de la chanson ». Et



JEAN-CHARLES LABARRE

En 34 ans de Festival en chanson de Petite-Vallée, c'est la chanson québécoise au grand complet, toutes générations alliées, qui aura fait le trajet jusqu'au nord de la péninsule gaspésienne.

il constate les effets à long terme, s'émerveille de voir « des petits qui sont passés par le camp chanson en bas âge, passés par la formation du festival, et revenus faire leur show en pros par la suite... »

## Soutien et avenir

La suite. Tout est là. En 2015, le collègue Philippe Papineau évoquait en ces pages un « naufrage redouté ». Le pire a été

évit (voir encadré), renflouage de déficit à l'horizon, mais on souhaite dépasser le mode survie. D'où cette soirée au Club Soda, qui n'est pas la vitrine promotionnelle que le festival présente chaque début d'année. Il s'agit ici de soutien ET d'avenir. L'avenir d'un artisanat chansonnier québécois, dont le « festival en chanson » est devenu une sorte d'épicentre décentré. « Ya de quoi de vivant et de réciproque à Petite-Vallée, explique Philippe Brach. C'est un deux semaines où tu peux profiter d'échanges avec des gens qui font le même métier que toi, mais différemment. C'est le signe que ça se parle encore, comme si on avait un projet en commun. C'est une mise au point, une célébration, un ressourcement et un passage bénéfique dans la carrière d'un artiste. En plus, tout ça se trame dans un décor tout simplement parfait. »

Jamboree d'un métier. Immersion dans le comment-fais-toi, avec l'air salin pour ouvrir les écluses de la création. Patrice Michaud raconte: « Lors de mon premier

« Le festival a toujours été un trippeux. Il trippe sur les créateurs et sur les tonnes. Il rend curieux tous ceux qui s'en approchent. »

Marie-Pierre Arthur

passage à Petite-Vallée en 2008, j'ai surpris une conversation entre Michel Rivard, parrain de ma cohorte, et Nelson Minville. Michel se plaignait alors d'une chanson qu'il disait impossible à finir. "J'ai bougé la forme, coupé le pont, changé le ton, même le thème! Incapable!" J'ai compris, moi qui avais le même problème, que je n'étais pas sorti de l'auberge (ni de la Forge!). »

Tous les artistes évoquent ainsi des moments clés, des tournants, des liens qui comptent. Klô Pelgag se revoit, assise comme dans un rêve « à l'une des tables du mythique Café de la Vieille Forge », ce

« lieu magique précurseur des rencontres importantes d'une vie ». A Petite-Vallée, disent-ils tous, il y a le lâcher-prise d'un camp de vacances et l'envie irrépressible de jouer et chanter à plusieurs, à toute heure.

Stéphanie Boulay: « L'année après "notre" année, on revenait faire un show retrouvailles. On était logées dans la même maison. On était avec le fameux Dan Gaudreau [légendaire musicien local, pilier du festival, décédé en 2010]. Il

savait jouer toutes les tonnes de la vie dans toutes les tonalités, ce gars-là. On a chanté jusqu'à quatre heures du matin, on était juste bien. »

C'est pour ça, comprend-on, que le spectacle de ce samedi a lieu: pour l'esprit Petite-Vallée, pour qu'il existe encore et toujours un lieu là-bas, tout là-bas, où la chanson se déploie du temps, hors des impératifs de carrière et pourtant au cœur même de l'aventure. « Le festival a toujours été un trippeux, résume Marie-Pierre Arthur, fille du coin. Il trippe sur les créateurs et sur les tonnes. Il rend curieux tous ceux qui s'en approchent. » De près ou de loin. Le Club Soda, à neuf heures de route, ce sera la porte à côté.

Le Devoir

À MICROS OUVERTS POUR PETITE-VALLEE  
Au Club Soda, ce samedi à 20 h.

## Sortir la tête (chantante) hors de l'eau

L'an dernier dans *Le Devoir*, Alan Côté sonnait l'alerte de la côte jusqu'à la grande ville: déficit accumulé de 275 000 \$, « constat terrible » d'une population en peau de chagrin. L'impensable était envisagé: la fin du Festival en chanson de Petite-Vallée. Le diable d'homme, souriant mais plein de dents, ne s'est pas démené en vain depuis. « Le plus difficile est passé. Pendant la dernière année, une subvention ponctuelle du

CALQ s'est transformée en soutien récurrent, Musicaction a augmenté son apport et nous avons reçu une aide ponctuelle pour nous permettre de préciser le maillage qui se fera avec [le Festival de la chanson de] Tadoussac dès l'an prochain. » Tous moyens conjugués, « de quoi respirer tout en éliminant le déficit accumulé sur cinq ans. » Sourire large d'Alan. « Le spectacle-bénéfice au Club Soda fait partie de ces initiatives... »

ORCHESTRE METROPOLITAIN  
YANNICK NEZET-SÉGUIN

Desjardins  
PARTENAIRE PRINCIPAL

YANNICK NEZET-SÉGUIN  
DIRECTEUR ARTISTIQUE ET CHEF PRINCIPAL

Découvrez ce qui nous fait vibrer

Abonnez-vous  
orchestrametropolitain.com

Jusqu'à 35% de réduction à l'abonnement

CALQ  
MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTREAL  
FONDATION ARTE MUSICA  
Presenté par TD

SALLE BOURGIE  
La Fondation Arte Musica présente

16  
17

CANTATES DE BACH - AN 3  
Dimanche 25 septembre - 14h  
ARION ORCHESTRE BAROQUE  
Alexander Weimann, chef  
J. S. BACH  
Cantates BWV 45, 96 et 113  
Continuez l'aventure avec nous!

FRETWORK, consort de violes  
SUZIE LeBLANC, soprano  
Jeudi 6 octobre - 19h30  
My Mind to Me a Kingdom Is  
Œuvres de BYRD, GIBBONS, PURCELL  
Fretwork est une véritable référence dans le répertoire baroque anglais.

PREMIÈRE FOIS À MONTRÉAL

SOFYA GULYAK, piano  
Mercredi 19 octobre - 19h30  
TCHAIKOVSKI Suite de Casse-Noisette  
METHNER Quatre contes, op. 26  
PROKOFIEV Sonate n° 6, op. 82  
Sofya Gulyak interprète avec brio le répertoire pianistique russe.

Billets et programmation complète  
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTREAL  
FONDATION ARTE MUSICA  
Presenté par TD

EN ASSOCIATION AVEC ARTS & ENTERTAINMENT PRODUCTIONS,  
ATTILA GLATZ CONCERT PRODUCTIONS PRÉSENTE

MAGNIFICAT !  
REQUIEM DE MOZART & MAGNIFICAT DE BACH

L'AUTHENTIQUE TRADITION ALLEMANDE  
ORCHESTRE KLANGVERWALTUNG & CHOEUR  
CHORGEMEINSCHAFT NEUBEUERN  
ENOCH ZU GUTTENBERG, CHEF D'ORCHESTRE

DEUX CHEFS-D'ŒUVRE INTÉMPORELS  
140 MUSICIENS SUR SCÈNE  
GRAND CHOEUR ET ORCHESTRE  
SUSANNE BERNHARD, SOPRANO  
ANKE VONDUNG, MEZZO-SOPRANO  
DANIEL JOHANNSEN, TÉNOR • TAREQ NAZMI, BASSE

21 octobre • 20 h

placedesarts.com • MAISON SYMPHONIQUE  
BILLETS : 514-842-2112 / 1-866-842-2112  
PLACEDESARTS.COM

# Quand la peinture se donne des allures de photo

## Les œuvres monochromes de Jim Verburg évoquent les anciens procédés photographiques

NICOLAS MAVRIKAKIS

Mais de quoi parlent donc ces monochromes blancs et noirs qui occupent d'une manière aussi minimaliste l'espace de la galerie Nicolas Robert ces jours-ci? Une énième réflexion moderne sur la peinture et sa spécificité, sur la peinture qui parle de peinture? Pas tout à fait. L'artiste Jim Verburg sait jouer avec nos perceptions et les techniques de création artistique.

Les œuvres noires — qui forment la série *Metaphysical Obstacles and The Acceptance of the Inevitable* — semblent être composées de photographies scientifiques prises par un télescope et/ou un microscope électronique. A moins que cela ne soit par quelques technologies plus nouvelles... En les voyant, le visiteur en effet hésitera. Il se demandera s'il voit des traces de particules atomiques ou subatomiques captées à la suite de collisions dans un grand accélérateur ou s'il est en train de scruter des images des confins de l'univers. Dans cette série, l'œuvre *Untitled #17*, par exemple, pourra évoquer un ciel étoilé vu d'une autre planète — de la lune? — un peu comme l'avait fait Rober Racine dans *Mare Serenitatis*, pointe sèche de 1999. Une autre œuvre, *Untitled #12*, semble être une photo tirée d'un reportage sur l'exploration de l'immensité obscure des fonds marins. Seules quelques taches blanches, évoquant quelques bulles d'air ou condensations à la surface d'un hublot, servent de repères spatiaux...

Les œuvres blanches de Verburg, — de la série *An Accurate Silence* — ont elles aussi des allures de photographies. Il y a un côté aqueux à ces images qui fait penser au processus maintenant ancien de photo traditionnelle, celle que l'on développait en utilisant divers bains. Ces surfaces blanches semblent flotter à la surface d'une étendue d'eau, comme si elles trempaient encore dans leur bain de rinçage... Ces images font aussi penser à des tirages de négatifs surexposés qui auraient donné naissance à des photos presque entièrement blanches, où seuls quelques détails, ici et là, évoquent une ligne d'horizon et un paysage évanescant.



JIM VERBURG

Propre à Verburg, la peinture appliquée sur du papier mylar insufflé une impression de flottement.

### La photo comme nouveau repère?

Mais en fait, ni dans un cas ni dans l'autre, il ne s'agit de photographies, mais bien de peinture étalée sur du papier mylar glacé, un papier translucide. La peinture se donne ici des allures de photos. Cette œuvre semble renouer avec des idées chères à la théoricienne de l'art Rosalind Krauss. Celle-ci a déjà expliqué, il y a plusieurs décennies, comment l'art postmoderne

parle de la photographie comme nouveau paradigme, comme nouveau modèle, comme nouvel imaginaire visuel incontournable.

Longtemps méprisée par les peintres, la photographie, pourtant de nos jours en complet éclatement — ne serait-ce que du point de vue technique —, semble en effet depuis quelques décennies prendre sa revanche. De nos jours, la photo aurait donc contaminé la

peinture et les autres moyens d'expression artistiques.

### Le hasard et le transgenre

Jim Verburg en est arrivé à ce type d'art un peu par hasard. Lors d'une résidence de création en 2015 à l'Open Studio, atelier de gravure à Toronto, il a expérimenté entre autres la technique du monotype. Comme le travail de graveur le veut, il était en train d'étaler sur une plaque l'excès de pigment présent sur le rouleau encreur, servant à étaler les pigments d'une manière uniforme, lorsqu'il fut touché par les effets lumineux et de texture de cet excès de pigment appliqué en une fine couche. Le résultat lui sembla d'une grande richesse visuelle qui allait tout à fait dans l'esprit de ses recherches plastiques antérieures. Il a donc décidé de pousser plus loin sa réflexion, d'étaler encore plus finement de la peinture sur une plaque de verre avant d'y appliquer une feuille de papier mylar. Comme l'explique son galeriste Nicolas Robert, il s'agit donc d'une peinture inspirée par les techniques d'impression de la gravure et du monotype en particulier...

Depuis plusieurs années, Verburg développe un art qui met en scène des effets de lumière. Comme l'a écrit la théoricienne de l'art et artiste Alex Bowron, Verburg souhaite interpeller bien des états lumineux de la matière: «*réflexion, absorption, opacité et translucidité*». Et c'est encore le cas ici, en particulier dans les œuvres toutes blanches. L'encadrement de ces œuvres accentue ces effets.

Le mylar a été légèrement placé à distance d'un fond plus jaune qui permet au blanc peint de se détacher plus nettement, de vibrer, d'accentuer les effets de flottement... Ses images jouent d'une manière très subtile et sensuelle avec des effets de profondeur et d'espace. Une œuvre qui renouvelle avec intelligence le genre du monochrome.

Collaborateur  
Le Devoir

### IMPERMANENT HORIZON

De Jim Verburg. À la galerie Nicolas Robert jusqu'au 29 octobre.



## FOCUS: PERFECTION ROBERT MAPPLETHORPE

« L'évènement de la rentrée. » — *L'actualité*  
« À ne manquer sous aucun prétexte. » — *Têtu*  
« D'une beauté formelle exceptionnelle. » — *ICI Radio-Canada Première*

À VOIR DÈS MAINTENANT !

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

Une présentation de Médecine de l'exposition

TD

Salah Khatir

TERRA

AIR CANADA

Bell

MARTIN DUQUETTE

Actuel

M

2016

Canada

Canada

TOURISME/ MONTRÉAL

Cette exposition est organisée par le Los Angeles County Museum of Art et le J. Paul Getty Museum, en collaboration avec la Robert Mapplethorpe Foundation et le Musée des beaux-arts de Montréal. L'exposition et sa tournée internationale bénéficient du soutien de la Terra Foundation for American Art. | Robert Mapplethorpe, *Poppy* [Coccoloco], 1988. Acquis conjointement par le J. Paul Getty Trust et le Los Angeles County Museum of Art; don partiel de la Robert Mapplethorpe Foundation; achat partiel à l'aide de fonds offerts par le J. Paul Getty Trust et la David Geffen Foundation. © Robert Mapplethorpe Foundation. Used by permission. | Le MBAM remercie le ministère de la Culture et des Communications du Québec pour son appui essentiel.

## CALE

SUITE DE LA PAGE E 1

### La route vers le punk

Il nous rappelle sa rencontre avec la musique d'Iggy Pop et des frères Asheton: «*Jac Holzman avait une vision claire de ce qu'il voulait faire [de la maison de disques Elektra] lorsqu'il en a pris la direction. Je venais alors de terminer les arrangements de The Marble Index [deuxième disque de la chanteuse Nico], et lui avais signifié mon envie de faire de la réalisation. Or, j'ai été très étonné lorsqu'il m'a confié qu'il avait beaucoup aimé The Marble Index — pour tout dire, j'aurais été soufflé qu'un directeur de label, quel qu'il soit, ait pu apprécier cet album [abordant chanson et musique contemporaine], très difficile d'approche.*»

«*Donc, poursuit Cale, il m'a répondu: "D'accord, il faut trouver le véhicule parfait pour te mettre au volant d'un tel projet." Par coïncidence, Jac collaborait avec un type que je connaissais bien de l'époque de la Factory d'Andy [Warhol], Danny Fields», figure célèbre de la scène punk américaine qui a découvert les MC5 et joué les managers pour les Ramones et les Stooges. «Danny m'a dit: "John, vient passer le week-end dans le Michigan. Il y a ce groupe qui donne un concert et que j'aimerais que tu voies, peut-être qu'on pourrait travailler ensemble si ça te plaît." C'était The Stooges. They were funny.» La suite est entrée dans l'histoire.*

Autre jalon dans sa carrière de dépitiste de talents et de tendances, la sortie du premier album de Patti Smith, *Horses*

«*Lorsque je monte sur scène, les chansons changent encore. J'aime essayer de nouveaux arrangements pour mes chansons.*»

John Cale

(1975), qu'il a réalisé. «*J'étais très intéressé par la manière dont elle travaillait la musique et la poésie, et par comment elle parvenait à marier les deux. J'ai d'abord connu son travail de poète, et surtout sa manière de procéder, basée sur l'improvisation. Cela me fascinait — elle me fascine encore aujourd'hui, elle est tellement forte. Apprécier la musique des autres, c'est ce qu'il y a de mieux; lorsqu'on découvre des talents comme ça, des gens qui ont des idées, on se sent vraiment bien.*»

### Velvet Underground à Montréal

Les années 1970 et 1980 n'ont pourtant pas été paisibles pour Cale, qui a souffert de ses dépendances aux drogues. «*Je crains que ma mémoire de cette époque se soit brouillée...*», répond le musicien lorsqu'on lui demande s'il garde un quelconque souvenir du premier concert de Velvet Underground & Nico à Montréal, lors d'Expo 67. Si ses soucis jaillissent peu sur l'impeccable *Paris 1919* (1973), aujourd'hui considéré comme un monument de l'art pop, ils plombent l'atmosphère «terne» de l'album *Music for New Society* (1982), l'un des plus sous-estimés de sa riche discographie et que le musicien a revu sur le disque *M: FANS*,

paru en début d'année.

«*Je n'aime pas particulièrement revisiter mon vieux matériel ou écouter mes anciens albums. [Réenregistrer les chansons] me semblait une bonne façon de le revisiter; la version originale possède quelques forces que j'ai tenté de magnifier sur la nouvelle version. Ce nouveau a beaucoup plus de viande autour de l'os. Les émotions sont transformées, je pense. Et puis, de toute façon, lorsque je monte sur scène, les chansons changent encore. J'aime essayer de nouveaux arrangements pour mes chansons.*»

Même, découvre-t-on à l'écoute de *M: FANS*, des rythmiques qui s'approchent du hip-hop, l'un des rares genres musicaux contemporains qui ont échappé à l'influence du travail de Cale. «*J'apprécie la pop [d'aujourd'hui] autant que le hip-hop qui, à mon avis, présente les seules idées intéressantes en ce moment sur le plan de la réalisation. Cette musique a vraiment changé la manière dont on fait des disques [et a] transformé la manière de composer des chansons [...]. Ceux qui en font ont des conceptions très uniques de ce que sont un couplet et un refrain.*»

Garder l'esprit ouvert, toujours être à l'écoute. C'est une leçon qu'il a notamment retenue d'un de ses mentors, le grand compositeur avant-gardiste La Monte Young.

«*Vraiment, il m'a appris l'art d'écouter, explique Cale. Nos oreilles nous donnent beaucoup d'informations, on découvre énormément en écoutant, ou en s'écoutant jouer. On en apprend sur notre personnalité, notre capacité de concentration, on apprend beaucoup sur soi-même.*»

Collaborateur  
Le Devoir

Pour en apprendre plus sur John Cale, rendez-vous au théâtre Rialto vendredi, à 20 h, puis le lendemain, à 17 h, au MBAM, pour la session question-réponse. [popmontreal.com](http://popmontreal.com)

## Exposition bénéfique 2016

Du 24 septembre au 15 octobre 2015

Cocktail VIP le 21 septembre dès 17h



Image: Dominic Papillon, *Lineaments*, 2015

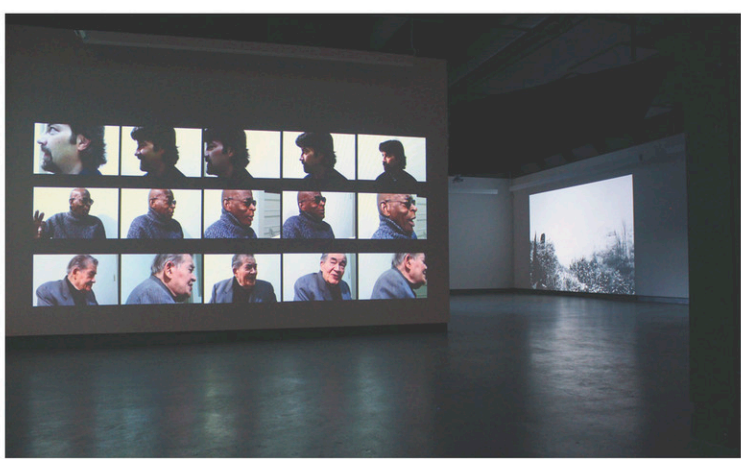
CIRCA ART ACTUEL

Pour acheter vos billets ou consulter le catalogue, rendez-vous au [www.circa-art.com](http://www.circa-art.com)

Edmund ALLEYN • Caroline BOILEAU • Marie-Claude BOUTHILLIER • Amélie BRISSON-DARVEAU • Caroline CLOUTIER • Laurent CRASTE • Yannick DE SERRE • Erika DUECK • Andrée-Anne DUPUIS-BOURRET • Nicolas FLEMING • Michel GOULET • Guillaume LACHAPPELLE • Eric LADOUCEUR • Fred LAFORGE • Véronique LÉPINE • Gabriel MOREST • Elisabeth PICARD • Julie PICARD • Amélie PROULX • Denis ROUSSEAU et plusieurs autres

444 - 372, Ste-Catherine O, Mtl 514 393 8248

## CULTURE DE VISU MUSIQUE CLASSIQUE



VERONICA MOCKLER

*Peripheral Island* (2016) de Roberto Santaguida et *Tierra Quemada* (2015) de Gabriela Golder (à l'arrière-plan)

## Frontières ouvertes

La salle du centre Perte de signal prend une nouvelle dimension

JÉRÔME DELGADO

La profusion des images et l'accessibilité des outils (caméras et autres) ont souvent donné lieu à des expositions thématiques portées par une vision tranchée et tranchante. En 2013, le Mois de la photo à Montréal, par exemple, dressait une sorte de bilan de la robotisation de la photographie. Plus rarement, cependant, des expos livrent des constats sans en afficher grassement leurs intentions.

La coïncidence des programmations de deux diffuseurs du Pôle de Gaspé, dans le Mile-End, révèle ainsi, sans le crier, où nous en sommes dans la création d'images. Du petit espace de Perte de signal, centre d'artistes spécialisé dans « le rayonnement des arts numériques », aux salles sophistiquées de Dazibao, centre né dans la mouvance du « potentiel documentaire » de l'image, un fait se confirme : il est devenu pratiquement impossible de définir, de nommer, d'identifier.

Entre le film documentaire, le journal intime et l'œuvre contemplative, entre un portrait sonore et une discussion sur Marx, il semble y avoir de tout dans l'actuelle exposition de groupe à Dazibao, une expo par ailleurs sans titre ni thème notoire. On a d'ailleurs l'impression qu'il s'agit de quatre solos, entremêlés les uns aux autres.

## Un fil invisible

Dans cette expo sans identité, il y a pourtant un fil invisible qui traverse les salles et qui unit, en toute cohérence, les quatre artistes et les six œuvres projetées sur grands (et un petit) écrans. C'est cette difficulté à nommer les choses, pas seulement l'objet d'art, qui transcende d'un mur à l'autre.

Le son de l'eau, ça se décrit avec quels mots ? Un des pêcheurs au cœur du film *Where Does Sound Go, Where Does It Come From* n'arrive pas à le dire. Il sait pourtant pertinemment reconnaître, dans n'importe quel enregistrement, si ce bruit traduit un environnement rocheux ou pas, agité ou calme. Sandra Volny, auteure de ce document tourné au Chili, tend ici une fine ligne entre son et image, entre essai et reportage, entre projet artistique (le sien, comme artiste sonore) et combat politique, celui des pêcheurs, dont l'expertise rudimentaire est menacée par le progrès technologique.

## La politique en sourdine

Le sujet politique revient plus d'une fois dans cette expo de solos. En sourdine, comme dans le plan-séquence de *Tierra Quemada* (Terre brûlée) de Gabriela Golder, où une colline disparaît sous la brume. Explicite, comme dans les images embrouillées ou fort nerveuses d'Ali El-Darsa, qu'il a captées avec les plus simples appareils sur le marché ou alors récupérées sur YouTube. La violence urbaine et la fête explosive se confondent dans un chaos similaire.

C'est une autre œuvre de Golder, artiste argentine, qui

est emblématique de l'expo. Dans *Conversation Piece*, la lecture du manifeste du Parti communiste entre une grand-mère et ses petites-filles mène à de jolis quiproquos, notamment parce que ça se déroule dans le confortable décor d'une demeure bourgeoise. Que reste-t-il de l'idéal communiste ? Comment (re)définir et comprendre le combat ouvrier ?

Il est question d'apparences trompeuses, à plusieurs égards. Déjà, les gazouillis d'oiseaux et les voix d'enfants, perceptibles dès l'entrée en galerie, instaurent un climat paisible et rassurant. Si le ton en général appelle en effet la sérénité, la nature des images et des propos n'évacue ni les incertitudes ni les inquiétudes. Roberto Santaguida, dont le *Peripheral Island* rompt avec la forme traditionnelle du documentaire, rassemble des témoignages sur plusieurs sujets, notamment la perspective de la mort.

À noter que ces quatre solos sont pratiquement des premières expositions à Montréal pour les quatre artistes, qui ont tous plus ou moins un pied-à-terre en ville, ou en ont eu un, comme Gabriela Gender, passée par l'UQAM. Roberto Santaguida, le plus Montréalais des quatre, provient du monde du cinéma et s'est ici introduit dans l'art actuel grâce à la bourse Prim/Dazibao.

## Théâtre mécanique

Sous-exploitée, la petite salle de Perte de signal prend en cette rentrée automnale une toute autre dimension. L'installation qu'on y présente, *Mécaniques discursives*, des artistes belges Yannick Jaquet et Frédéric Penelle, peut s'y trouver sur le mur du fond, elle occupe tout l'espace, et même plus.

Mariage d'images numériques et imprimées, de projections et de figurines en papier, d'ombres et de lumières, l'œuvre propose une immersion dans un univers farfelu. Fausses perspectives, trompe-l'œil, rapports d'échelle disproportionnés... Pourtant, tout s'imbrique. Il y a du théâtre de marionnettes dans *Mécaniques discursives*, un côté rétro dans ce spectacle noir et blanc, quelque part entre un tableau surréaliste et les usines du cinéma de Chaplin. C'est un cirque où chaque mouvement est d'une folle précision. Présentée plus d'une fois en Europe, l'œuvre se trouve à Montréal grâce au projet d'échange Résonances numériques qui lie le Québec et la fédération Wallonie-Bruxelles.

Collaborateur  
Le Devoir

*Œuvres d'Ali El-Darsa, de Gabriela Golder, de Sandra Volny et de Roberto Santaguida. À Dazibao, 5455, avenue de Gaspé, local 109, Montréal, jusqu'au 8 octobre.*

## MÉCANIQUES DISCURSIVES

De Yannick Jaquet et Frédéric Penelle. À Perte de signal, 5445, avenue de Gaspé, local 107, Montréal, jusqu'au 8 octobre.

## La Maison symphonique et la salle Bourgie soufflent leurs cinq bougies

CHRISTOPHE HUSS

L'année 2011 fut majeure pour la diffusion musicale à Montréal, avec l'ouverture de la Maison symphonique, le 7 septembre, suivie, le 28 septembre, par celle de la salle Bourgie dans l'ancienne église Erskine and American de la rue Sherbrooke. Cinq ans plus tard, quel bilan en tirer pour la diffusion de la musique à Montréal ?

Si la Maison symphonique de Montréal était très attendue, et depuis longtemps, la salle Bourgie est venue comme un cadeau de la part du mécène québécois Pierre Bourgie. Ces deux salles ont comblé, chacune à leur manière, un vide plus ou moins patent.

Une salle est certes caractérisée par son architecture et son acoustique, mais en premier lieu elle est définie par sa jauge (ou capacité) qui délimite son créneau d'utilisation.

La Maison symphonique est une salle d'une capacité de 1850 à 2100 sièges, selon que l'on utilise, ou non, les places situées à l'arrière de la scène. Le parterre seul a une capacité de 800 sièges, ce qui en fait potentiellement une salle de musique de chambre de luxe.

Avec 440 sièges, la salle Bourgie est, disons, une salle de musique de chambre, un rien petite par rapport aux 600 places de la salle Pollack, dont elle a récupéré un certain nombre de projets. Dans cette logique, on comprend que le Ladies' Morning Musical Club soit resté fidèle à Pollack : comme ses concerts sont remplis à 80 % par des abonnements, ces 160 sièges supplémentaires ont leur importance pour le bilan financier.

## Parlons acoustique

Il est toujours très périlleux de décréter par anticipation qu'une salle sera miraculeuse sur le plan acoustique. Il avait été claironné que ce serait le cas avec la Maison symphonique. Ce qu'on en a entendu le 7 septembre 2011 n'en fut que plus confondant : une acoustique présente et brillante, certes, mais une réverbération de hall de gare, un paramètre pourtant a priori calculable et maîtrisé. Le problème a été jugulé par un abaissement important du plafond modulable. Personne ne nous fera croire qu'une mesure aussi radicale était prévue. Par ailleurs, le positionnement sur scène voulu par Kent Nagano (un orchestre étagé en hauteur) a dû être abandonné. À nos oreilles, c'est la disposition utilisée par Yannick Nézet-Séguin, Valery Gergiev et Ivan Fischer, avec les contrebasses alignées au fond, qui fonctionne le mieux.

Lorsqu'ils jouent à Montréal le programme présenté la veille à Québec, les Violons du Roy doivent s'adapter en un temps record, car les caractéristiques du Palais Montcalm à Québec (riche en graves) et de la Maison symphonique (très claire et aux graves pauvres) sont opposées.

Notons que le prétendu « coefficient d'absorption » des sièges, qui nous avait été tant vanté, s'est avéré un leurre : la différence acoustique entre siège vide et siège occupé est très grande et, lorsque le parterre seul est ouvert au public, il convient de tirer des rideaux en hauteur pour absorber un peu le son qui s'y dilue.

L'acoustique de la salle Bourgie est bien plus prévisible : c'est clair, immédiat, un rien dur et facilement saturé. Au-delà d'une douzaine de musiciens, l'expérience devient assez stressante (et ne parlons pas du gamelan que j'y ai entendu une fois), mais cela convient aux pianistes, aux quatuors et orchestres de chambre (I Musici, Violons du Roy, Arion) en petite formation.

## Une salle plus fonctionnelle

La Maison symphonique de Montréal répond aux besoins qui ont mené à sa réalisation : elle représente une amélioration qualitative majeure par rapport à la salle Wilfrid-Pelletier, les musiciens s'entendent mieux sur scène et sentent la



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Inaugurée le 7 septembre 2011, la Maison symphonique a permis d'améliorer l'expérience musicale des spectateurs, tout comme celle des musiciens.

présence du public pour lequel ils jouent. La présence sonore permet de programmer Haydn ou Bach et d'en livrer des interprétations aux raffinements accrus, perceptibles par le public. Ce dernier peut vivre une expérience musicale beaucoup plus physique, forte et « impliquante ».

Le passage salvateur d'une « maison de l'OSM » (illusion initiale de certains) à une salle de concerts symphoniques en bonne et due forme ne s'est pas fait complètement dans les mentalités. L'accès d'autres présentateurs à la Maison symphonique, dans les journées libérées par l'OSM, leur donne souvent des sueurs froides, d'autant que les dates libérées le sont en général 18 mois avant le début des saisons musicales, un délai trop court pour attirer certains artistes très demandés. Une salle aussi accueillante a néanmoins remis Montréal sur la carte des tournées orchestrales. L'Orchestre symphonique de Boston et, plus tard, celui du Mariinski de Saint-Petersbourg nous visiteront en 2017.

## Un marché sursaturé ?

Le « tôle » de la salle Bourgie est la Fondation Arte Musica, qui organise en propre ou coproduit près de 90 concerts par an et loue la salle à des organismes tels I Musici, Arion ou l'Orchestre de chambre McGill. La salle Bourgie a répondu à



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

La salle Bourgie, avec ses 440 sièges, est venue enrichir de dizaines de concerts par année l'offre de musique de chambre à Montréal.

un besoin criant au parfait moment : l'Université McGill voulant récupérer les salles Pollack et Redpath pour ses besoins propres, il y avait engorgement. Les organismes précités, mais aussi le Festival Bach ou d'autres protagonistes, ont trouvé en la salle Bourgie un lieu idéal pour se produire.

Par contre, l'offre nouvelle de plusieurs dizaines de concerts est venue sursaturer un marché dans lequel l'offre était déjà élevée par rapport à la demande. Les récitals de solistes ou concerts de musique de chambre concurrent d'ailleurs directement l'offre du Ladies' Morning et de Pro Musica.

Le portrait ne serait pas

complet sans mentionner l'apport majeur des équipements des deux salles. La salle Bourgie renferme une collection d'instruments anciens, collection à laquelle devrait s'ajouter prochainement un pianoforte. La Maison symphonique dispose, grâce à Jacqueline Desmarais, de l'un des plus beaux orgues symphoniques en activité et, grâce au mécène David Sela, de deux pianos Steinway exceptionnels, choisis par Emanuel Ax et Till Fellner. Ces instruments de top niveau mondial concourent évidemment à l'attractivité des lieux aux yeux des solistes internationaux.

Le Devoir

**LES VIOLONS DU ROY**

LA CHAPELLE DE QUÉBEC  
2016/2017

**ANTHONY MARWOOD**  
CHEF ET VIOLONISTE

**BEETHOVEN POUR LE TEMPS PRÉSENT**

**29 SEPTEMBRE**  
PALAIS MONTCALM – MAISON DE LA MUSIQUE, 14 H ET 20 H

**1<sup>er</sup> OCTOBRE**  
MAISON SYMPHONIQUE, 19 H 30

Anthony Marwood fusionne les époques en un concert hors du commun autour de la 5<sup>e</sup> Symphonie de Beethoven !

Avec la participation de **STEVEN MACKEY**  
à la guitare électrique dans *Four Iconoclastic Episodes*

**ABONNEZ-VOUS JUSQU'À 35% DE RÉDUCTION !**

PALAIS MONTCALM  
maison de la musique  
418 641-6040 | 1 877 641-6040

placedesarts.com  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

SALLE BOURGIE  
514 285-2000 #4

**LE DEVOIR**

VIOLONSDUROY.COM

## Qui s'ennuie des années 1990 ?

LA LÉGENDE BLAIR  
(V.F. DE BLAIR WITCH)  
★★

Drame d'horreur d'Adam Wingard. Avec James Allen McCume, Corbin Reid, Brandon Scott, Callie Hernandez. États-Unis, 2016, 90 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

On reconnaît un phénomène non seulement à sa popularité écrasante, mais aussi à son influence au fil du temps. Tout juste à la fin d'une décennie ennuyeuse sur bien des plans, un film sorti de nulle part allait redéfinir le cinéma d'horreur et lui donner un nouvel éclat.

*The Blair Witch Project* (1999), de Daniel Myrick et Eduardo Sanchez, a tiré alors grand profit des nouvelles technologies de l'image et des possibilités naissantes du Web; le tout s'est chiffré en millions de dollars de recettes pour une production au budget famélique de moins de 100 000 \$...

Le buzz, car c'est de cela qu'il s'agissait, tournait autour de la découverte d'une suite d'images au cadrage instable, le plus souvent sombres et granuleuses, illustrant l'escapade d'un groupe d'étudiants en cinéma au milieu des bois, à la chasse à la sorcière réputée détestable. Cette vision cauchemardesque à l'esthétique dépouillée, au montage abrupt et farci de gros plans qui donnaient parfois la nausée, resuscite 17 ans plus tard. Et on oserait ajouter: pourquoi?

*Blair Witch*, d'Adam Wingard, fait abstraction de la suite racoleuse livrée dans la foulée de ce succès inattendu (*Book of Shadows: Blair Witch 2*), préférant se concentrer sur l'obsession de James (James Allen McCume) de retrouver sa sœur Heather, celle qui autrefois, avec sa tuque, annonçait sans le savoir la mode hipster... Le jeune homme



FILMS SÉVILLE

Personne ne pourra nier la force d'attraction de cet univers en apparence brouillon et déjanté.

enrôle trois amis prêts pour l'aventure, équipés de caméras miniatures, et même d'un drone dont le dernier vagabondage aérien provoquera une pirouette délicieusement absurde. L'arrivée dans la forêt désenchantée se déroule à la manière d'une virée proche de l'esprit scout, mais qui forcément tourne au vinaigre, plongeant ces insoucians dans une noirceur perpétuelle. Heureusement que leurs lampes et leurs piles sont d'une résistance à toute épreuve.

Duplicata sans surprise

Personne ne pourra nier la force d'attraction de cet uni-

vers en apparence brouillon et déjanté, dont l'esprit de type «home movies» a donné lieu à quelques variations dignes d'intérêt, comme *Cloverfield* dans la veine science-fiction. Fallait-il pour cela revenir aux origines, et surtout marcher dans les mêmes sillons visuels et narratifs? Adam Wingard prend acte des développements technologiques — les séquences aériennes donnent une respiration salutaire à cette histoire trop familière — mais accentue certaines caractéristiques jusqu'à l'écoeurement: quel niveau de décibels un spectateur peut-il endurer devant les cris de ces explora-

teurs du dimanche? Déjà que la bande sonore est (volontairement) polluée de bruits parasites pour jouer à outrance la carte du réalisme...

Ce duplicata d'une autre époque veut nous ramener à ce bon vieux temps de l'avant-11-Septembre, celui où la fiction de type *The X-Files* nourrissait des peurs imaginaires et une paranoïa de pacotille. Dix-sept ans plus tard, la réalité s'avère suffisamment effroyable pour éviter d'avoir à se perdre dans les bois avec une caméra.

Collaborateur  
Le Devoir

## Le jardin des détails

500 ans après sa mort, Jérôme Bosch est scruté à la loupe, et soulève encore des doutes

HIERONYMUS BOSCH,  
TOUCHED BY THE DÉVIL  
★★ 1/2

Documentaire de Pieter van Huystee. Pays-Bas, 2015, 86 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Une petite armada d'historiens, de conservateurs et de techniciens d'origine néerlandaise est partie à l'assaut de la vérité, celle entourant, ou pas, les toiles de Jérôme Bosch. L'année 2016 marque le 500<sup>e</sup> anniversaire de la mort du peintre et dessinateur de descendance flamande établi aux Pays-Bas, plus précisément à Bois-le-Duc, et le musée de la localité, le Noordbrandants Museum, tenait à le souligner dignement. Or, que faire lorsqu'on ne possède pour ainsi dire rien de l'enfant chéri des environs?

Le cinéaste Pieter van Huystee a décidé de suivre la trace de l'historien Matthijs IJssink et de ses collègues, désireux de voir (de très près) les toiles de ce génie de l'époque médiévale, lui dont les œuvres regorgent de visions infernales, démoniaques, religieuses et dérivées. Tout comme l'appareillage sophistiqué de ses personnages, son film, *Hieronymus Bosch, Touched by the Devil*, scrute avec une attention maniaque les moindres gestes de ces détectives de l'art, conscients que le créateur du *Jardin des délices terrestres*, de *La tentation de saint Antoine* et de *La nef des fous* fut lui aussi imité, abondamment, et ce, dès le XVI<sup>e</sup> siècle: certains musées détiennent-ils vraiment des œuvres signées Bosch?

Démêler le vrai du faux

Lorsque ce commando débarque dans les plus prestigieuses musées pour rassembler les toiles de leur future exposition, il est souvent accueilli avec un mélange de



CINÉMA DU PARC

De fins limiers de la peinture scrutent les musées du monde à la recherche de véritables Bosch.

politesse et de suspicion. Le malaise est palpable au Musée du Prado à Madrid — le roi Philippe II d'Espagne fut un grand collectionneur de Bosch —, la haute direction ne camouflant jamais son orgueil de posséder la crème de la crème, dont bien sûr *Le jardin des délices terrestres*.

Tout ce déploiement technologique vise à atteindre une authenticité bien improbable,

ces fins limiers étant rongés par le doute sur l'origine véritable d'un seul coup de pinceau, même soumis au rayonnement infrarouge. Est-ce celui d'un faussaire ou d'un artisan du studio de Bosch? À l'opposé, un petit musée de Kansas City découvre, dans l'euphorie générale, qu'il possède une toile du maître, joie comparable à celle d'un père découvrant

que son fils a décroché un prix Nobel, selon son directeur.

Ce travail monastique, parfois exécuté dans une quasi-obscurité, s'effectue avec la même rigueur à Washington D.C., à Berlin ou à Anvers. Il montre aussi les us et coutumes de grands musées, d'autres moins fortunés (à la Galerie dell'Accademia di Venezia, la restauration des toiles apparaît impérative pour la réputation des lieux), et ceux aussi des collectionneurs, aux motivations plus simples que celles de Matthijs IJssink et sa bande.

Moins un portrait exhaustif de cet artiste dont les toiles sont surchargées de mille détails (certains franchement cauchemardesques), *Hieronymus Bosch, Touched by the Devil* ressemble surtout à la radiographie d'un milieu opaque, mais dont la quinquillerie et les méthodes suscitent moins l'admiration que l'objet ultime de leur quête.

Collaborateur  
Le Devoir

## Plus mince que jamais

LE BÉBÉ DE BRIDGET JONES (V.F. DE BRIDGET JONES'S BABY)  
★★ 1/2

Comédie sentimentale de Sharon Maguire. Avec Renée Zellweger, Colin Firth, Patrick Dempsey, Sarah Solemani, Kate O'Flynn, Sally Phillips, Shirley Henderson et James Callis. Grande-Bretagne, 2016, 122 minutes.

MANON DUMAIS

Elle ne fume plus, ne boit (presque) plus, a perdu ses kilos en trop, mais n'a pas changé. Fidèle à ses habitudes, elle se confie à son journal, ou plutôt à sa tablette. Éternelle célibataire, incorrigible gaffeuse, Bridget Jones (Renée Zellweger), 43 ans, tombe accidentellement enceinte. De qui? Peut-être de Jack (Patrick Dempsey), riche et séduisant Américain, rencontré lors d'un festival de musique en plein air, ou de Mark Darcy (Colin Firth), son ex en instance de divorce, croisé aux funérailles de son autre ex, Daniel (Hugh Grant), puis au baptême d'un bébé dont ils sont parrain et marraine.

Après quelques entourloupes et malentendus, ces beaux messieurs apprennent que l'un ou l'autre est le géniteur. Dès lors, sous le regard amusé de la gynécologue de Bridget (Emma Thompson), les deux coqs se battent pour ravir le cœur de Bridget. Entre deux nausées, Bridget accumule les bévues au travail, au grand dam de sa jeune patronne (Kate O'Flynn).

Alors que les deux premiers

volets étaient tirés des romans à succès d'Helen Fielding, *Le bébé de Bridget Jones* de Sharon Maguire (*Le journal de Bridget Jones*) repose sur un récit original conçu par Fielding et Dan Mazer, ensuite peaufiné par Emma Thompson. Pour les lectrices, mentionnons que l'action se situe entre les deuxième et troisième romans.

Avec une intrigue pétrie de tous les clichés éculés de la comédie sentimentale, ce troisième volet des aventures du personnage d'Helen Fielding réserve très peu de surprises. Bien qu'on ait voulu étoffer le tout avec quelques considérations sur la maternité tardive et la conciliation travail-famille, cela ne suffit pas à faire oublier l'intrigue prévisible aussi mince que sa protagoniste.

En fait, il vaut mieux avoir oublié le premier volet pour ne pas deviner tous les rebondissements télégraphiés et savourer ses retrouvailles avec cette sympathique héroïne faussement subversive qui, à l'instar du quatuor féminin de *Sexe à New York*, rêve d'épouser le prince charmant. Cela dit, le tout n'est pas désagréable à regarder — et pas qu'à cause du charme ravageur de Firth et de Dempsey! Au gré d'un rythme soutenu, la réalisation de Maguire ne réinvente pas la roue, mais s'avère tout à fait efficace. Reprenant avec bonheur ce rôle qu'elle a incarné en 2001 et en 2004, Renée Zellweger campe une fois de plus une irrésistible Bridget Jones. Pour fans seulement.

Le Devoir



UNIVERSAL

Éternelle célibataire, incorrigible gaffeuse, Bridget Jones (Renée Zellweger) tombe accidentellement enceinte. De qui? Peut-être de Jack (Patrick Dempsey) rencontré lors d'un festival de musique...

« UN BON CRU, QUI TROUVE SON ÉQUILIBRE ENTRE L'HUMOUR NOIR, LA TENDRESSE, LA PASSION ET LE FANTASME. »  
- Chantal Guy, La Presse

MIEUX FILM CANADIEN  
LE PRIX DE L'INNOVATION  
Festival de FILMS MONDIAUX

Embrasse-moi  
comme tu m'aimes

UN FILM DE ANDRÉ FORCIER

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

embrasse-moi.film

cinéma cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque cinémathèque

thèque qc

21h00

Antonigni  
Michelangelo  
16 sept. - 5 oct.

Histoire hippie  
Un documentaire de Jean-André Fourestié, 88 min  
Version originale anglaise avec sous-titres français

19h15

Au pays de la muraille enneigée  
Un documentaire de Marilù Mallet, 95 min  
Version originale espagnole avec sous-titres français

17h00

Les délices de Tokyo  
Un film de Naomi Kawase, 113 min  
Version originale japonaise avec sous-titres français

335, boul. de maisonneuve est  
@berri-uqam

(514) 842-9768  
cinematheque.qc.ca

cinematheque.quebecoise  
cinemathequeqc